

## Urbanités

Lu – février 2014

La ville, miroir de la société

Damien Augias



La sociologie est de longue date en prise avec les enjeux des évolutions urbaines car la ville est par excellence le lieu où le jeu social peut s'observer de manière la plus visible et parfois sur des temporalités assez courtes, comme le montre la vogue récente des ouvrages sur la « gentrification » de l'est parisien.

Pour s'en assurer, il est tout à fait recommandable de lire les analyses de deux classiques allemands, Max Weber (1864-1920), sociologue, et Georg Simmel (1858-1918), philosophe – deux auteurs qui dans deux brefs essais, *La ville*<sup>1</sup> pour Weber et *Les grandes villes et la vie de l'esprit*<sup>2</sup> pour Simmel, se sont intéressés à décrire les ressorts sociaux des organisations urbaines. Ces deux textes précieux sont reparus il y a quelques mois dans un format de poche, avec une nouvelle traduction pour *La ville* de Max Weber, et avec un autre texte (intitulé « Sociologie des sens ») pour *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Ces trésors retrouvés de la sociologie classique allemande peuvent être considérés comme une parfaite illustration, ou comme une excellente entrée en matière – c'est selon –, de la synthèse éclairante du sociologue contemporain Yankel Fijalkow, *Sociologie des villes*, dont la quatrième édition a été récemment publiée, faisant le point sur les différentes « écoles » et les divers champs de la sociologie urbaine.

<sup>1</sup> Il s'agit d'un extrait d'*Economie et société*, publié de manière posthume en 1921.

<sup>2</sup> Issu d'une conférence donnée en 1902, le texte a été publié pour la première fois sous la forme d'un long article dans la revue *Jahrbuch der Gehe-Stiftung* en 1903.

Quels sont donc les enseignements et les théories que des auteurs classiques tels que Weber et Simmel pourraient nous apporter pour comprendre les villes d'aujourd'hui ? C'est bien à cette question, entre autres, que tente de répondre l'ouvrage de Yankel Fijalkow, professeur de sciences sociales à l'École nationale supérieure d'architecture Paris Val-de-Seine et spécialiste de la sociologie de l'urbanisme et des politiques du logement. Dans son esprit, en effet, des essais comme *La ville et Les grandes villes et la vie de l'esprit* sont des révélateurs décisifs de deux des plus importants – et des plus féconds – domaines de la recherche en sociologie urbaine : la ville comme organisation politique et administrative, d'une part (on aura reconnu Weber), et la ville comme imaginaire social et mode de vie (dans une réflexion qui, chez Simmel, aboutit à une philosophie du phénomène social urbain). C'est à partir de ces deux dimensions et de ces deux inspirations, notamment<sup>3</sup>, que se développeront, comme l'explique Yankel Fijalkow, les recherches contemporaines, de l'école de Chicago (modèle théorique de la sociologie urbaine, au cours de la première moitié du XXe siècle, qui a choisi comme terrain d'enquête la capitale de l'Illinois, parfait exemple d'urbanisation extrêmement rapide et socialement très contrastée) aux publications internationales les plus récentes (en particulier celles qui ont trait aux « villes globales », dans le sillage du livre fondateur de Saskia Sassen)<sup>4</sup>, que l'auteur synthétise de manière passionnante et pédagogique.

L'angle d'attaque de Max Weber, dans son maître-ouvrage *Economie et société* en général et dans *La ville* en particulier, est de décrire une typologie sociologique, qui n'a d'ailleurs rien d'intangible mais qui vise à poser des jalons de compréhension des organisations sociales. Appliquée à la ville, cette démarche « idéaltypique » revient à différencier les cités à travers le temps et l'espace du point de vue de l'organisation politique et administrative (les commentateurs d'aujourd'hui parleraient de façon anachronique d'une « gouvernance métropolitaine », si l'on veut). Ainsi, dans ce texte posthume, découvert un an après la mort de Max Weber, le sociologue allemand « explique l'avènement d'une structure politico-administrative régissant un territoire, l'émergence d'une économie politique, de la bureaucratie et de la bourgeoisie urbaine » selon Yankel Fijalkow<sup>5</sup>, s'inspirant d'exemples historiques et de modèles urbains fort différents, à la fois celui de la cité antique et de la ville plébéienne (en comparant notamment l'action des tribuns à Rome et des éphores à Sparte), mais également celui de la ville patricienne du Moyen-Age avec, en particulier, Venise (qui lui semble être le type parfait de la domination des notables, les *Nobili*) et les villes d'Europe du Nord, qui lui sont plus familières.

A travers cette typologie, Max Weber dégage quatre grands facteurs de cohésion urbaine, permettant à la ville de « faire société » : l'économie, tout d'abord, raison première de l'agglomération des activités autour d'un foyer urbain – c'est l'origine même du mot marché et de son fonctionnement, satisfaisant ainsi les besoins d'un bassin de population et d'emplois en produits industriels et articles de ménage –, la sécurité également – selon Weber, la cité occidentale correspond à l'idéal-type de la ville-forteresse –, mais aussi la liberté – la cité médiévale, en région germanique en particulier, est bien souvent « une ville libre » qui se défait du droit féodal, propre aux campagnes –, ainsi que, pour finir, la fraternisation, comme l'exprime le mot de citoyen, aujourd'hui assez galvaudé, mais qui correspond à une certaine forme de sociabilité urbaine (comme son nom l'indique), créant des droits et des devoirs, notamment celui de défendre la cité et de créer par conséquent une alliance entre les différentes classes sociales disposées à cette protection commune. La sociologie wébérienne, appliquée à la ville à travers les âges et les cultures, démontre ainsi, selon Yankel Fijalkow, l'importance des « liens d'interdépendance qui se constituent entre les individus pour gérer ensemble les bénéfices qu'ils retirent d'être en ville : sécurité, emploi, concurrence et mise en valeur des compétences »<sup>6</sup>. Cette gestion collective ne peut être efficace, du point de vue politique et administratif, mais aussi et surtout sur le plan social et économique, que si la cohésion sociale est réelle, afin d'aboutir à un véritable bénéfice collectif. En prenant l'exemple

---

<sup>3</sup> Yankel Fijalkow insiste également sur un autre penseur précurseur de la sociologie des villes, le Britannique Charles Booth, qui, à la fin du XIXe siècle, à partir de l'exemple de Londres, a longtemps étudié les quartiers pauvres, dans des enquêtes qui se sont étalées de 1886 à 1903.

<sup>4</sup> *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton University Press, 1991. Traduit en français sous le titre *La ville globale. New York, Londres, Tokyo*, Descartes & Cie, 1996.

<sup>5</sup> p.72.

<sup>6</sup> p.73-74.

de Venise, ville patricienne dominée par les propriétaires fonciers et les rentiers, Max Weber cherche à démontrer que cet accaparement du pouvoir et de l'administration urbaine par une classe sociale particulière s'oppose ainsi une autre noblesse, c'est-à-dire la noblesse guerrière, forme la plus ancienne du patriciat urbain, représenté par un doge. Pour Weber, ce conflit de classes et de légitimités constitue par excellence une forme d'échec de la fraternisation urbaine et, partant, de l'efficacité de l'administration de la communauté politique de la ville.

Le point de vue de Georg Simmel dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit* est davantage celui d'un philosophe de l'imaginaire social que d'un observateur des communautés urbaines. C'est en effet bien plus les modes de vie citadins plutôt que les enjeux de la gestion administrative et politique des villes qui intéressent Simmel. Ce qu'il développe dans sa conférence publiée en 1903, parfois traduite sous le titre *Métropoles et mentalité*, n'a pas, comme chez Weber, un lien avec le collectif mais relève du lien entre les caractéristiques des grandes villes et les dispositions de l'individu – ou, si l'on préfère, l'influence de la société urbaine sur le psychisme du citadin. A la différence des bourgades de province, où se développent des relations affectives de voisinage, Simmel remarque que les métropoles sont le règne de l'anonymat (il parle d'une « impersonnalité des échanges »)<sup>7</sup>, permettant à l'individu « d'intensifier sa vie nerveuse »<sup>8</sup> et de dépersonnaliser ses liens avec les autres citadins, construisant ses relations à partir de ses intérêts. En ce sens, selon Yankel Fijalkow, Simmel rejoint Weber en considérant que la (grande) ville est le « lieu du marché, de l'économie monétaire, de la division du travail et de la spécialisation des tâches professionnelles »<sup>9</sup>.

Mais Georg Simmel approfondit ce rapport de l'individu à la ville. Pour lui, l'anonymat de la grande ville a pour conséquence de créer un processus de « désocialisation » du citadin, l'obligeant à s'inscrire dans un nouveau groupe d'appartenance, d'une nature différente de son groupe d'origine, sur le plan familial ou religieux, notamment. Selon le philosophe allemand, cette situation est bénéfique car l'élargissement de son cercle social et son attitude de réserve – il parle d'ailleurs du « caractère blasé du citadin »<sup>10</sup> – accroissent la liberté individuelle du citadin. Comme l'explique Yankel Fijalkow, les analyses – ou plutôt les hypothèses, voire les intuitions – de Simmel ont nourri et orienté les enquêtes de l'école sociologique de Chicago. En effet, dans une publication de 1916 intitulée *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique*, deux précurseurs de ce modèle théorique, William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, se sont intéressés aux paysans polonais qui, à la fin du XIXe siècle, ont quitté leur région natale pour s'installer dans des métropoles nord-américaines ou européennes. Le résultat de cette enquête, fondée sur la collecte des correspondances et des journaux intimes, va dans le sens de Georg Simmel : la désorganisation sociale et psychologique des individus, en perte totale de repères, est très importante, mais cela ne les empêche pas, dans la majorité des cas, de trouver de nouvelles formes de sociabilité – le travail, en premier lieu – leur permettant en définitive de s'intégrer au sein d'une population urbaine adaptée et habituée aux migrations, à la différence des petites villes et des campagnes.

Ainsi les textes de Max Weber et de Georg Simmel sont-ils d'une actualité très prégnante, comme le rappelle justement Yankel Fijalkow. Au-delà de leur intérêt historique, ils avaient tracé, dans des directions d'ailleurs assez différentes, des premières pistes de réflexion qui ont alimenté par la suite tout un pan de la recherche sociologique, spécialisée sur les univers urbains. C'est sans doute à l'aune de cette postérité que l'on reconnaît les grands textes et les grands penseurs.

## DAMIEN AUGIAS

---

<sup>7</sup> p.43.

<sup>8</sup> p.41

<sup>9</sup> p.46.

<sup>10</sup> p.49

Administrateur territorial, diplômé de Sciences Po Paris et ancien élève de l'Institut national des études territoriales de Strasbourg, Damien Augias est cadre supérieur dans une municipalité de la première couronne parisienne. Il intervient par ailleurs en tant que maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris et a également enseigné à la Faculté de droit de l'Université de Cergy-Pontoise.

Max Weber, Georg Simmel et Yankel Fijalkow sont tous trois sociologues.

*La ville*, Max Weber, Les Belles Lettres, coll. « Le goût des idées », 2013, 221 p.

*Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Georg Simmel, Editions Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2013, 112 p.

*Sociologie des villes*, Yankel Fijalkow, La Découverte, coll. « Repères », 2013, 126 p.

Urbanités en partenariat avec  
**nonfiction.fr**  
Le quotidien des livres et des idées